

FACE À LA CRISE DU POUVOIR POLITIQUE EN AFRIQUE L'ÉNERGIE DE LA RENAISSANCE AFRICAINE

Kä MANA,
Professeur des
universités, Directeur
de recherche à
l'Institut interculturel
dans la Région des
Grands Lacs (Pole
Institute) où il
anime le programme
« Université
alternative pour
l'éducation des jeunes
à la transformation
sociale ».
godefroidkngd@
gmail.com

* Ndlr : Nous
publions ici la
première partie
de la réflexion de
Kä Mana.
La seconde le
sera dans le
numéro suivant.

Introduction

Dans le fracas des crises politiques qui ont secoué et qui secouent encore beaucoup de nos pays depuis les indépendances des années 1960, les universitaires africains, chercheurs en sciences politiques, spécialistes en géostratégie et experts en philosophie et en psychosocio-anthropologie, sont confrontés à la tâche de déterminer les causes de ces crises, de définir les dynamiques qui les caractérisent, d'analyser les jeux et les intérêts des acteurs en présence et d'ouvrir les horizons d'une nouvelle destinée où l'Afrique se libérerait des conflits, des turbulences, des pathologies et des violences absurdes qui ont rendu la vie politique africaine inapte à s'orienter vers ce qui compte vraiment pour nos peuples. A savoir : le bonheur de nos populations, le rayonnement de notre génie créateur, la grandeur de nos cultures et de nos civilisations ainsi que la puissance de nos capacités inventives pour enrichir l'humanité tout entière.

Aujourd'hui, la tâche qui s'impose est de pouvoir faire le point sur toutes les recherches entreprises par les universitaires d'Afrique en vue de relancer le débat sur les crises politiques dans nos pays et de saisir les nouvelles exigences dans la recherche de nouvelles voies face à l'avenir.

Cette tâche comporte quatre dimensions dont je me propose de présenter les significations et de clarifier la portée :

- la dimension de ce que les universitaires aiment désigner par le terme de paradigme, cadre général d'émergence et de production des théories et des perspectives pour comprendre et expliquer les réalités ;
- la dimension de luttes concrètes autour desquelles, dans le cadre d'un paradigme

donné, se définissent les enjeux de la conquête, de l'exercice et de la conservation du pouvoir politique dans nos pays ;

- la dimension des imaginaires où s'enracinent profondément les acteurs en lutte et s'épanouissent les utopies au nom desquelles s'exerce la gouvernance au sens global du terme ;
- la dimension des conditions réelles pour un changement d'imaginaire, d'orientation politique et de structures de pouvoir qui imposent leur loi à l'Afrique contemporaine.

Sortir du paradigme de la défaite

Sur la situation globale de l'Afrique et les dynamiques politiques qui gouvernent les sociétés africaines, l'approche universitaire qui me semble fondamentale aujourd'hui est celle proposée par le chercheur angolais José Do-Nascimento dans ce qu'il nomme le paradigme de la renaissance africaine¹. Ce paradigme, je l'oppose à un autre paradigme : celui de la défaite de l'Afrique face à l'Occident au début des temps modernes.

Il n'est pas possible de comprendre les crises politiques de l'Afrique contemporaine si l'on ne prend pas la peine de bien analyser ces deux paradigmes et leurs significations pour l'exercice du pouvoir politique dans nos pays.

Le paradigme de la défaite est bien connu. Ses stations essentielles sont devenues des véritables scansions conceptuelles et des slogans sociopolitiques dont s'irise tout discours africain qui veut expliquer les malheurs du continent. Il s'agit de la traite des Nègres, de la colonisation de l'Afrique, de la néo-colonisation que subissent nos nations aujourd'hui et du système néolibéral qui nous tient dans ses griffes féroces et cruelles. Les universitaires africains en ont tellement parlé qu'ils ont lassé les analystes à l'échelle internationale et vidé de leur sens véritable les combats africains liés à ces réalités de notre histoire. Certains Africains refusent même désormais de s'inscrire dans ce qu'ils appellent les jérémiades inutiles et proposent de ne regarder l'Afrique que dans les nouvelles dynamiques du monde, dans le tout-monde qui est à leurs yeux le seul espace pour inscrire l'Afrique vers le futur.

Ce que l'on oublie souvent dans la lassitude causée par le discours sur la tragédie de la traite des Noirs, sur la colonisation, sur la néo-colonisation et sur la mondialisation néolibérale, c'est qu'il s'agit non pas de thème d'un discours, mais des structures fondamentales du paradigme de la défaite. Dans la mesure où ce paradigme constitue le cadre global à l'intérieur duquel se produisent les théories qui induisent les pratiques sociales, il mérite une attention toujours renouvelée. En fait, comme l'a

1 José DO-NASCIMENTO (Sous la direction), *La renaissance africaine comme alternative au développement*, Paris, L'Harmattan, 2000. José DO-NASCIMENTO, *Les chemins de la modernité, Pour changer l'Afrique, changer de paradigme*, Paris, L'Harmattan, 2017.

vu le philosophe camerounais Fabien Eboussi Boulaga², ils désignent un véritable cataclysme à partir duquel beaucoup de réalités africaines d'aujourd'hui se comprennent et peuvent être comprises dans une nouvelle dynamique de sens. Particulièrement : le cataclysme politique dont les crises actuelles de la gouvernance dans nos pays sont des manifestations. Ce cataclysme qu'est la défaite a créé des traumatismes historiques dont José Do-Nascimento a compris qu'ils ne relèvent pas de l'ordre du superficiel dont on peut se débarrasser en changeant simplement de discours comme le font les grands passionnés du « tout-monde » en Afrique, mais de l'ordre de ce que Balandier aurait appelé les paliers plus en profondeur. C'est-à-dire : l'univers des valeurs, des normes, des conceptions du monde, des mythes et des rites fondateurs qui forgent l'humanité de l'homme et l'énergie de l'être-ensemble.

A ce niveau la défaite a été pour l'Afrique et continue à être aujourd'hui encore la destruction de l'humanité africaine non seulement dans son pouvoir d'initiative historique, mais dans toute son énergie créatrice, dans toute sa puissance d'humanité. J'ai proposé que ce qui est arrivé à nos sociétés puissent alors être caractérisé par des concepts-dynamiques et des images-forces qui rendent compte du paradigme de la défaite dans la profondeur de sa destruction de l'homme africain, de l'humanité africaine et de ses énergies de force de vie. La défaite signifie alors un processus psychique et sociale dont les lames de fond essentielles sont celles-ci³ :

- La déshumanisation : épuisement de ce qui fait de l'homme un homme et réduction de l'homme au statut d'animal ou de chose ;
- l'inhumanisation : adoption des comportements de sauvagerie sans aucune commune mesure avec ce que l'on peut attendre des êtres humains véritables ;
- l'impuissancisation : la destruction de tout pouvoir de créativité propre et de toute capacité d'initiative historique ;
- la zombification : être réduit à travailler toute sa vie pour des maîtres qui vous ont volé votre âme et votre conscience en vous transformant en pure force brute à leur profit ;
- l'imbecillisation : perte de tout usage de la raison, de toute référence aux valeurs humaines et de tout recours à de rêves toniques et à des utopies tonifiantes ;
- la néantisarion : transformation en rien du tout, en un non-être indicible enfermé dans son propre vide.

2 Cf. Communication de Fabien EBOUSSI BOULAGA au colloque organisé par le Cercle international pour la protection de la création sous le titre : *Ethique écologique et reconstruction de l'Afrique*, Bafoussam, 1997, p. 94.

3 Lire : KÂ MANA et Solange GASANGANIRWA, *Les vrais enjeux de la renaissance africaine*, Goma, Pole Institute, 2016.

Dans une large mesure, ces six lames de fond de la défaite africaine face à l'Occident moderne peuvent être considérées comme le principe explicateur fondamental de toutes les crises politiques africaines. En eux s'enracinent les dynamiques de *déchéance culturelle*, d'*appauvrissement matériel et anthropologique*, d'*extraversion*, d'*aliénation* et de *mimétisme* asservissant qui ont empêché jusqu'ici les sociétés africaines de se penser autrement qu'en relation avec l'Occident perçu sous la triple dialectique que Cheikh Anta Diop⁴, V.Y. Mudimbe⁵ et Amadou Hampâté Bâ⁶ donnent à conceptualiser dans l'analyse de l'être africain.

Cheikh Anta Diop a évoqué *la dialectique du maître et de l'esclave*, non pas au sens hégélien où l'esclave, à force de travail et de maîtrise du champ concret de domination de l'espace où son effort s'accomplit au service du maître, finit par dépasser celui-ci, mais au sens purement africain des esclaves qui ne savent quoi faire de leur liberté quand on la leur octroie et qui finissent par rentrer chez le maître, tout simplement parce qu'ils ne sont plus capables d'assumer réellement les enjeux de leur libération.

V.Y. Mudimbe a parlé de *la dialectique du père et du fils*, en voyant en l'Afrique un fils qui cherche à se détacher du père sans savoir ce qu'il en coûte réellement de se détacher de lui, au risque de le retrouver, « immobile et ailleurs », là même où l'on a cru l'avoir abandonné, c'est-à-dire, au fond de soi-même.

Quant à Amadou Hampâté Bâ, il évoque le complexe de « Oui, mon commandant » où se tisse la relation entre le chef et son subalterne, dans *une dialectique du dominant et du dominé* qui finit par créer des liens profonds de structuration anthropologique de l'être dans le fonctionnement de la société.⁷

Dans la manière dont l'Afrique a vécu son traumatisme historique au cœur du paradigme de la défaite, toute la grille théorique constituée à la fois par les lames psychiques de néantisation, d'imbécillisation, de zombification, d'impuissancisation, d'inhumanisation et de déshumanisation, par les chaînes de déchéance culturelle et d'appauvrissement anthropologique, par les structures d'extraversion économique, d'aliénation culturelle et de mimétisme castrateur et par les dialectiques du maître et de l'esclave, du père et du fils, du dominant et du dominé, c'est tout le champ politique de l'Afrique contemporaine qui livre son essence même.

On ne comprend rien à ce qui se passe dans l'univers du pouvoir politique actuel en Afrique si on ne le prend pas comme le résultat du complexe de la défaite. C'est ce qui arrive aux chercheurs qui en ont marre des références constantes des Africains à leur passé de défaite.

4 Cheikh ANTA DIOP, « Eloge de la connaissance directe », Conférence à l'Université de Niamey en 1984, in Magazine Renaissance africaine, numéro 14, 2017, p. 43.

5 Valentin Yves MUDIMBE, *L'Odeur du père*, Paris, Présence africaine, 1982.

6 AMADOU HAMPÂTE BÂ, *Oui mon commandant (Mémoire II)*, Actes Sud, 1994.

7 Cf. KÄ MANA, *L'Afrique va-t-elle mourir ?*, Paris, Karthala, 1993.

Ces chercheurs sont poussés à insister sur le fait que l'Afrique n'est pas la seule culture, la seule civilisation et la seule terre à avoir été dominée. Ils veulent que les Africains abandonnent leurs références au passé pour s'occuper seulement des enjeux de l'avenir. Ils oublient seulement que le passé dont ils veulent se couper n'est pas un passé simple, mais un passé présent en nous Africains et Africaines, un passé composé de tous les traumatismes historiques qui sont les nôtres et dont on ne se débarrasse pas tout simplement par enchantement discursif, surtout lorsque la gestion quotidienne de nos pays et la gouvernance qui la caractérise nous rappelle fortement tous les jours d'où nous venons et quelles tragédies nous avons subie. Quand bien même nous aimerions oublier le passé pour ne voir que l'avenir, un marché moderne d'esclaves en Lybie et les drames quotidiens des jeunes Africains que la Méditerranée avale dans son ventre et recrache sous forme de cadavres livides et désespérants nous rappelle la grande nuit d'où notre continent n'est pas encore sortie.

Les crises politiques apparaissent alors dans leurs sources historiques dont elles sont des manifestations. Pour les comprendre et les juguler, la voie qu'il convient d'ouvrir ne peut être que la voie que les universitaires désignent par le terme de changement de paradigme. Il voit dans cette expression la rupture irréversible avec le cadre tracé par la défaite. Il faut surtout y voir l'exigence de construction d'un nouveau cadre, celui que José Do-Nascimento appelle justement le paradigme de la renaissance africaine.

C'est quoi le paradigme de la renaissance africaine ?

Pour comprendre le paradigme de la renaissance africaine, il faut imaginer que les sociétés africaines ont décidé, une fois pour toutes, de ne plus se penser, de ne plus agir, de ne plus vivre et de ne plus rêver à l'intérieur des déterminismes de la défaite avec toutes les pathologies qu'ils imposent à chaque Africain et à chaque Africaine. Ce qui changerait à partir de ce moment, c'est *le regard que l'Afrique porte sur sa propre histoire, le langage qu'il tient concernant ses propres réalités, la vision qu'il a de sa propre destinée et l'état d'esprit qui est le sien quant à sa place dans le monde, aujourd'hui et demain*, comme l'ont bien perçu le Sénégalais Felwine Sarr dans son remarquable essai *Afrotopia*⁸, le Djiboutien Abdouramane Wabéry dans son roman *Aux États-Unis d'Afrique*⁹ et le Congolais Awazi Mbambi Kungua dans son livre *De la post-colonie à la mondialisation libérale*¹⁰.

Changer notre regard africain sur l'histoire africaine. Si la défaite cesse d'être le cadre à l'intérieur duquel se construit l'ordre du discours africain sur l'Afrique, c'est l'œuvre de Cheikh Anta Diop qui devient le phare de la vision africaine de l'histoire de l'Afrique. Il s'agira alors de l'histoire

8 FEWINE SARR, *Afrotopia*, Paris, Philippe Rey, 2016.

9 ABDOURAMANE WABERI, *Aux États-Unis d'Afrique*, Paris, Jean-Claude Lattès, 2005.

10 Benoît AWAZI MBAMBI KUNGUA, *De la post-colonie à la mondialisation libérale*, Paris, L'Harmattan, 2015.

de l'Afrique des Africains et non l'histoire des Africanistes occidentaux sur l'Afrique et de leurs fabrications locales que sont les africanistes africains dont V.Y. Mudimbe parle avec mépris dans ses livres *L'autre face du Royaume* et *L'Odeur du père*. On retrouvera en même temps la grande prophétie politique de Patrice Emery Lumumba, celle de voir l'histoire de l'Afrique s'écrire en Afrique même, par des Africains, et non par les historiens de Bruxelles, Paris ou Washington, dont les œillères resteront toujours déterminées par les complexes de Maître, de Père ou de dominateur, c'est-à-dire par le mensonge au sens où, à la suite des antiques penseurs grecs, V.Y. Mudimbe entend ce mot. Il l'utilise en effet pour parler des malignités cachées et tissées dans le texte, avec des a priori négatifs, des préjugés destructeurs pour l'Afrique et tout un impensé d'infériorisation du Nègre au profit de la royauté de l'homme occidental et de son champ épistémique. L'histoire conçue par les Africains eux-mêmes serait alors un récit africain qui fait sens, qui produit ses propres mythologies existentielles et sacrent la royauté propre de l'Afrique par rapport à elle-même, en inscrivant toutes les dimensions de la trajectoire historique africaine dans le long terme, depuis l'Égypte pharaonique jusqu'à nos jours, selon la vision de Cheikh Anta Diop¹¹, de Joseph Ki-Zerbo¹² ou de Fabien Kange Ewane¹³, historien camerounais récemment disparu. Dans cette perspective à long terme, les grandeurs et les splendeurs du continent africain seraient perçues et situées à leur juste valeur, en relation avec toutes les civilisations que l'Afrique a eu à croiser dans des batailles et des inter-fécondations où la défaite par rapport à l'Occident serait relativisée et placée face à l'avenir vu sous le soleil de nouvelles batailles et de nouvelles inter-fécondations avec de nouvelles puissances telles que les dragons asiatiques et les pays aujourd'hui émergents tels la Chine et les Brics.

Changer le langage de l'Afrique sur elle-même. Dans le paradigme de la renaissance africaine, il ne sert de rien de s'enfermer dans le discours négatif et démobilisateur sur les pathologies africaines, sur les crises, les misères, les désordres et les désespoirs multiples dont souffrent les Africains. Ce qui compte, c'est de comprendre que toutes ces atrocités et cruautés vécues et subies sont des épreuves initiatiques dont nous devons sortir plus forts et plus vigoureux pour construire l'avenir lumineux dont nos peuples rêvent. Pour construire un tel avenir, il faut un langage de résilience et non un langage de défaite. Il faut un langage de foi en soi et non un langage de doute sur soi. Il faut surtout un discours nouveau de l'Afrique sur l'Afrique : discours d'optimisme et non de pessimisme, discours de volonté de réussir et non discours de la défaite, discours de puissance d'être et non discours de fatalisme. Dans la mesure où la parole crée l'être

11 Cheikh ANTA DIOP, *Nations nègres et culture*, Paris, Présence Africaine, 1954 ; *Civilisation ou barbarie*, Paris, Présence Africaine, 1981.

12 Joseph KI-ZERBO (avec Didier Ruef), *Afrique noire*, Paris, infolio éditions, 2005.

13 Fabien KANGE EWANE, *Défi aux Africains du III^{ème} millénaire*, Yaoundé, Editions CLE, 1999.

et détermine son action, le discours dont il s'agit est force de création de soi dans un être nouveau à mettre au cœur de l'éducation de nouvelles générations africaines.

Forger une nouvelle vision de la destinée africaine. Au lieu de rester enfermés, nous Africains et Africaines, dans une idée de nous-mêmes qui nous réduit à un destin d'esclaves, de colonisés, de néo-colonisés et de parents pauvres d'une mondialisation appauvrissante, nous avons pour devoir de nous imaginer comme forces d'une destinée créatrice et innovante : celle de nouveaux Africains et de nouvelles Africaines épris de liberté et déterminés à ne plus jamais être victimes d'un quelconque complexe de la défaite.

Opérer un grand changement d'état d'esprit. Ce dont il s'agit, en fait, c'est de construire un nouvel état d'esprit résolument tourné vers le futur que nous voulons construire, en considérant comme enjeu radical de notre être et de notre devenir la question que V.Y. Mudimbe avait posé dans *L'autre face du royaume*¹⁴ : « Comment les Africains pourraient-ils entreprendre chez eux un discours théorique qui soit producteur d'une pratique politique ? »

Le paradigme de la renaissance africaine, il convient de le comprendre comme l'ensemble des conditions de possibilité pour répondre à cette question de la manière la plus fertile possible et la plus concrète qui soit. Il s'agit, au fond, de naître dès maintenant nous-mêmes à notre avenir dans l'énergie de la nouvelle Afrique qu'il faut absolument construire en nous ré-enracinant dans le limon d'une tradition dont nous assumons le suc et dont nous dépassons les traumatismes.

C'est cette naissance à notre nouvel être qui devrait déterminer la manière dont nous devrions penser la politique et la gouvernance africaines aujourd'hui, non pas selon les structures de la crise et de la défaite, mais selon l'ordre de ce que V.Y. Mudimbe appelle la réinvention de l'Afrique, une exigence dont la renaissance africaine est à la fois l'idée régulatrice et l'utopie. Dans cette mesure, renaître signifie naître de nouveau, accéder à une nouvelle vérité de soi et à un nouveau pouvoir sur soi pour produire de nouvelles lignes de destinée dans le monde, avec de nouvelles lames de fond pour vivre et de nouvelles structures d'existence pour agir.

Les luttes concrètes contre les crises politiques dans la société africaine

En définissant, comme je l'ai fait, le paradigme de la défaite et le paradigme de la renaissance, j'ai, en fait, tracé le cadre d'ensemble pour comprendre ce qui détermine les lignes de fond de la politique telle qu'elle se vit dans l'Afrique actuelle, à travers les grandes luttes qui en déterminent les configurations de base.

14 Valentin Yves MUDIMBE, *L'Odeur du Père*, Paris, Présence Africaine, 1982.

C'est dans le paradigme de la défaite que les crises politiques de l'Afrique actuelle s'inscrivent. Elles sont l'expression *des rémanences, des permanences et des dynamiques d'auto-régénération* des chaînes du destin subi par l'Afrique depuis la période de l'esclavage jusqu'à nos jours.

Quand on observe le fonctionnement global des univers politiques africains à travers les acteurs qui s'y déploient, on ne peut pas s'empêcher d'y voir les rémanences de la traite des Noirs dans les structures du pouvoir, dans le mental des populations et dans les modes d'être et de pensée telles qu'ils configurent la société. Fondamentalement, il y a comme une force de violence matérielle et symbolique qui rappelle les temps sombres de la souffrance des Nègres livrés à la déshumanisation et à l'inhumanisation. Les pouvoirs politiques ont tendance à s'appuyer sur des structures inhumaines et des comportements déshumanisants dans les répressions qui rappellent la traque et la capture des Nègres et les cruautés des forces qui l'opéraient au nom du système d'esclavage, pour reprendre les mots d'Achille Mbembe¹⁵. De même, l'espace des États africains d'aujourd'hui recèle toujours quelque chose de la traite comme force de terrorisation des corps et des esprits dans les populations. S'y pratique toujours la fragmentation sociale où une certaine partie de ces populations est mise à contribution par des pouvoirs féroces et cruels pour imposer un ordre violent d'une élite politique qui travaille au service de ce que l'universitaire congolais américain Nzongola Ntalaja¹⁶ appelle les réseaux criminels mondiaux. Pouvoir politique et criminalité institutionnalisée fonctionnent ainsi comme réalités d'une nouvelle traite négrière qui ne dit pas son nom et qui se cache derrière le vocabulaire de souveraineté nationale et de quête du développement du peuple. Il y a ainsi, contrairement à ce qu'affirment tous les universitaires qui prétendent que l'Afrique est seule responsable et seule source de ses malheurs après bientôt près de 60 ans d'indépendance, un enchaînement du destin actuel des Africains dans le dramatique système mondial dominé par les mafias de tous bords et les réseaux économiques et financiers qui instrumentalisent les pouvoirs africains pour le malheur de nos peuples.

Le peuple lui-même ne s'y trompe pas. Il applique, face aux forces de domination, de prédation et de spoliation dans l'ordre politique et dans l'ordre économique et financier où l'Afrique est enchaînée de gré ou de force, les formes de résistance qui furent celles du temps de la traite. Pour les uns, on recourt à la fausse obéissance dans l'espoir d'échapper à la violence ; pour les autres, les comportements désespérés et souvent suicidaires des révoltés au fond des bateaux négriers que sont devenus nos pays sont repris pour affronter les montres de la police, de l'armée et des services de renseignement ; pour certains autres encore, c'est la fuite qui

15 Achille MBEMBE, *Sortir de la grande nuit*, Paris, La Découverte, 2010.

16 Georges NZONGOLA NTALAJA, *Faillite de la gouvernance et crise de la reconstruction nationale*, Kinshasa, Icredes, 2017.

sert de modèle, non pas la fuite au fond des forêts et vers les montagnes inaccessibles, mais dans une intériorité qui refuse de collaborer avec le système ; et pour ceux qui n'en peuvent plus, l'exil vers d'autres contrées est devenu la voie dans laquelle on espère échapper à la violence sauvage ou à l'esclavage volontaire qui se traduit dans l'acceptation de la violence symbolique des discours, des slogans, des rites et des conditionnements psychologiques exercés par les pouvoirs des médias.

On peut voir aussi dans le fonctionnement des États africains certaines rémanences de la colonisation, avec les systèmes de discipline fondés sur *l'appauvrissement matériel et l'appauvrissement anthropologique* des populations par la chicotte et la carotte : la chicotte pour tous ceux qui se laissent entraîner dans des velléités de libération et la carotte pour ceux qui acceptent de collaborer avec le système, ces « évolués » qui ont servi les colons en voulant leur ressembler au point d'en devenir des pires caricatures. La chicotte a servi à asseoir l'acceptation de la pauvreté matérielle entretenue et le travail forcé pour enrichir les métropoles. La carotte a servi, en revanche, d'appauvrissement anthropologique dont a parlé Engelbert Mveng¹⁷, une opération psychique qui vide l'individu et la société de toute capacité de créativité autonome, d'initiative historique et d'innovation pour l'enrichissement endogène. On peut dire que la carotte et la chicotte ont en fait réussi à plonger les populations dans une véritable déchéance culturelle destinée à casser toute résistance et à asseoir une culture de la soumission à l'oppression.

Ce sont ces réalités que la néo-colonisation a maintenues et entretenues en donnant le pouvoir politique à une élite de ceux qu'on appelle aujourd'hui en République Démocratique du Congo les « médiocres »¹⁸, des dirigeants sans vision dont la gouvernance dans son ensemble ne sert que des intérêts individuels à court terme, au détriment de tout projet collectif de libération du peuple et d'enrichissement de la population. Les « médiocres » se gavent des richesses de l'État en l'appauvrissant et en le mettant au service d'un système mondial de division du travail dont les principes d'enrichissement servent en réalité soit les réseaux criminels mondiaux, soit les pouvoirs mafieux des nations riches, soit les pouvoirs politiques économiques et culturels qui dirigent ces pays, soit le système mis en place par ces pouvoirs pour leur hégémonie sur le monde.

C'est là qu'on peut percevoir le lien entre néo-colonisation et mondialisation néolibérale actuelle. Dans une Afrique néo-colonisée dont les systèmes de gouvernance sont chargés de veiller aux intérêts étrangers, les pouvoirs politiques locaux recourent à trois cadres de discipline pour bien arrimer nos pays au système mondial actuel :

17 Engelbert MVENG, *L'Afrique dans l'Eglise, Paroles d'un croyant*, Paris, L'Harmattan, 1986.

18 L'expression est du Cardinal Laurent Monsengwo.

- L’instauration de ce que José Do-Nascimento 19 appelle le pouvoir libertaire, c’est-à-dire un système où les dirigeants n’ont rien de supérieur au-dessus d’eux : ni la constitution garantissant un ordre de justice et de respect des droits, des pouvoirs et des devoirs des citoyens ; ni les contre-pouvoirs qui limitent les tendances à l’autocratie ; ni les références éthiques pour guider la politique vers le bien commun et le mieux-vivre ensemble.
- La mise en place de ce que le chercheur camerounais Achille Mbembe 20 nomme zonages. Il faut entendre par là la création des véritables zones de nouvel esclavage dans les pays africains, des espaces où le néolibéralisme impose ses lois d’airain sur des populations soumises à un système de travaux forcés, encadrés par des véritables systèmes de violences sans limites. Dans ces zones sans droits sont organisées des pratiques d’un autre âge : la soumission des corps et des esprits, la suppression de toute possibilité de liberté réelle, l’écrasement de toute possibilité de penser par soi-même et de penser des résistances au nom de l’humanité.
- Le maintien d’une balkanisation de fait du continent africain pour éviter l’émergence d’une Afrique unie dont Nkrumah avait dessiné les grandes lignes théoriques sur lesquelles Kadhafi voulut, sans succès, greffer des mécanismes pratiques concrètes : une banque centrale commune, une structure commune d’information et de communication, une armée commune, une agence spatiale commune, un système éducatif unifiée autour de la recherche scientifique et technologique, un service commun de relations extérieures et une vision commune de ce que l’Afrique doit être dans le monde.

Dans la réalité politique dramatique que l’Afrique organisée ou désorganisée par les structures néolibérales est devenue, les traumatismes psychiques causés par la grande nuit dont parle Achille Mbembe pour caractériser la période qui va de la traite à la mondialisation actuelle ont imposé leur ordre desséchant et tari les possibilités de sortir des ténèbres. On voit ainsi, dans les crises de nos pays, un véritable travail politique d’impuissancisation, de zombification, d’imbécillisation et de néantisation comme phénomènes qui s’auto-régénèrent et prennent de plus en plus d’ampleur au point de constituer une véritable psycho-socio-anthropologie africaine de la gestion des pays et de la gouvernance de nos États.

Disons-le plus clairement : aujourd’hui, nous avons dans l’ensemble en Afrique, des politiques impuissantes, des politiques imbéciles, des politiques de zombification et de néantisation déployées par des pouvoirs dirigeants complètement médiocres du fait d’être toujours inscrites dans le paradigme de la défaite.

19 José DO-NASCIMENTO (Sous la direction), *La renaissance africaine comme alternative au développement*, Paris L’Harmattan, 2000.

20 Achille MBEMBE, *Critique de la raison nègre*, Paris, La découverte, 2013.

Le vrai combat politique à mener dans nos pays est aujourd'hui de mettre en place des stratégies de sortie de ce paradigme politique de la défaite pour créer et organiser un paradigme de la renaissance africaine. C'est cette exigence que Ngungi wa Thiong'o²¹ a défini quand il veut pour l'Afrique une décolonisation des esprits. Jean-Claude Djéréké a réitéré récemment cette exigence dans son *L'Afrique doit être libre et souveraine*²². On trouve là la même exigence qui donne forme au discours de toute une constellation des penseurs de la libération africaine, depuis Fanon²³ jusqu'à Felwine Sarr²⁴. Dans cette constellation, le vœu de V.Y. Mudimbe de libérer un discours africain producteur d'une pratique politique a pris toute sa consistance. Nous nous trouvons maintenant à l'étape où il faut, sur la base de ce discours théorique, inventer des pratiques politiques nouvelles, hors du champ du paradigme de la défaite.

La libération des imaginaires par des pratiques du changement

En entrant dans le paradigme de la renaissance africaine, on quitte la sphère de la simple critique de l'esprit et des pratiques de la gouvernance pour entrer dans les impératifs à partir desquels il convient d'ouvrir de nouveaux horizons pour l'invention d'une nouvelle destinée pour notre continent dans l'exercice du pouvoir politique. Cette nouvelle perspective concerne l'émergence de nouveaux imaginaires sociaux et de nouvelles orientations pour tous les acteurs qui animent l'ordre sociopolitique aujourd'hui, à travers un travail d'éducation et d'animation culturelle où les universitaires ont des responsabilités essentielles dans la conception et l'organisation des stratégies d'action.

Parmi ces responsabilités, la plus évidente est d'éclairer les esprits, à tous les niveaux, sur ce que la politique veut dire dans les grands enjeux du monde d'aujourd'hui. Rien qu'en observant l'état d'esprit des dirigeants dans l'ordre mondial actuel et les décisions qui sont prises face à l'avenir, on peut dire que la priorité des grandes nations actuelles est de l'ordre de la puissance, autour des préoccupations stratégiques centrées sur l'économie, le progrès scientifique et l'effort militaire. Les analystes les plus conscients de la situation du monde parlent clairement d'un nouveau partage du monde après une troisième guerre mondiale dont le pape François dit qu'elle a déjà commencé et qu'elle se déroule aujourd'hui par morceaux²⁵. Face à cette situation, l'aveuglement politique de l'Afrique sur les risques qui se profilent est effarant, tout comme est stupéfiante sa cécité sur les décisions

21 NGUGI WA THIONG'O, *Décoloniser l'esprit*, Paris, La Fabrique éditeur, 2011.

22 Jean-Claude DJEREKE, *L'Afrique doit être libre et souveraine*, Paris, L'Harmattan, 2017.

23 FRANTZ FANON, *Peau noire, masques blancs* (1954), Seuil, 2001 ; *Les Damnés de la terre* (1961), La Découverte, 2012.

24 FELWINE SARR, *Afrotopia*, Paris, Philippe Rey, 2016.

25 Sur ce point, lire les analyses de Freddy MULUMBA KABUAYI dans le Magazine *Renaissance africaine*, les numéros 17 et 18 de l'année 2017 et les numéros 19 et 20 de l'année 2018.

à prendre d'urgence pour parer au plus vite aux dangers qui s'annoncent. L'Amérique renforce ses efforts militaires en augmentant son budget pour l'arsenal de défense et d'attaque à partir de ses diverses bases stratégiques dans le monde. La Chine développe une politique de guerre économique et de puissance militaire en bombant le torse et en montrant vigoureusement les muscles dans la mer de Chine. La Russie expérimente sa capacité de destruction en Syrie et fait comprendre aux États-Unis qu'elle ne restera pas inerte et sur la touche face à une éventuelle guerre mondiale et au partage du monde qui s'ensuivra. L'effort de la Corée du Nord pour affiner ses armes stratégiques sont trop évidentes pour qu'on ne voie pas ce qu'il signifie au cas où il y aurait de nouvelles conflations planétaires.

Face à cette situation, l'Afrique ne s'inquiète pas outre mesure et continue de penser et d'exercer sa politique dans le cadre du paradigme de la défaite, comme si de nouvelles menaces ne se profilaient pas à son horizon. Elle semble ne pas comprendre ce que veulent lui dire ses propres chercheurs qui prennent la peine d'analyser l'ordre du monde comme le fait le chercheur Congolais Freddy Mulumba Kabuayi²⁶ et comme l'a fait, avant sa mort, le géo-stratège Philippe Biyoya Makutu Kahandja²⁷. Ces analystes lisent la réalité actuelle du monde en termes de recherche et d'affrontement de puissance. Dans la mesure où les chercheurs qui s'inscrivent dans cette dynamique mettent en lumière une dimension stratégique qui pousse à revoir et à réformer toute la vision politique de l'Afrique par rapport au monde du point de vue de la puissance, il faut s'enfermer profondément dans une cécité coupable pour être un dirigeant africain aujourd'hui et continuer à pratiquer une gouvernance de dépendance, d'extraversion et d'aliénation inscrite dans le paradigme de la défaite et dans ses stratégies de déchéance culturelle et d'appauvrissement anthropologique. De même, il n'est plus possible d'être responsable politique africain et de demeurer dans l'inconscience par rapport aux risques du nouveau partage du monde dont notre continent ne pourra pas ne pas faire les frais et subir le contrecoup en termes de nouvelle domination.

La politique à développer dans la perspective de l'avenir devant ce qui se déroule sous nos yeux, c'est la politique de la renaissance africaine telle que l'avaient conçue Cheikh Anta Diop, Nkrumah et Kadhafi. Elle devra être une politique de puissance qui dépasse le cadre des crises actuelles des États-nations minuscules et fragiles pour la constitution d'une grande masse critique politique africaine dont Théophile Obenga²⁸ dit qu'elle est la seule condition de la puissance africaine face aux grands ensembles mondiaux qui ambitionnent d'imposer leur hégémonie sur la planète.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ Philippe BIYOYA MAKUTU KAHANDJA, *Quête africaine de l'ordre mondial*, Paris, L'Harmattan, 2016.

²⁸ Théophile OBENGA, *L'État fédéral d'Afrique Noire : La seule issue*, Paris, L'Harmattan, 2012.

Parler de la politique de la renaissance africaine, c'est changer de degré et d'échelle par rapport à la manière dont se déroulent les crises politiques que manifestent l'ambition de confiscation du pouvoir par certaines élites dirigeantes, le vertige de s'éterniser à la tête de nos États par certains chefs qui se croient providentiels, la griserie causée par l'accumulation insolente des richesses qui n'enrichissent qu'une infime minorité et la folie de croire qu'il n'y a pas une vie possible après la présidence. Cette vision pathologique du pouvoir politique ne peut disparaître que si l'imaginaire politique africain, dans la tête des chefs d'État comme dans l'esprit des populations, s'élargit à l'échelle de tout le continent. Il ne s'agit pas là d'une utopie creuse et irréalisable, mais de la condition de la puissance africaine face aux réalités du monde où la puissance économique, politique, culturelle et militaire est l'enjeu fondamental. Sans une idée claire de cet enjeu et les conséquences stratégiques qu'elle impose, l'Afrique ne pourra pas sortir de ses crises politiques actuelles. Elle s'affaiblira de plus en plus et finira par être la proie de nouvelles hégémonies que les géo-stratèges décrivent déjà à travers les idées qu'ils développent sur le nouveau partage du monde.

Une vision continentale de la gestion des crises politiques en Afrique conduit à remettre en cause et à repenser de fond en comble les stratégies de lutte qui se font au sein du cadre national dans beaucoup de pays. Aujourd'hui, ces stratégies sont de quatre ordres :

- Les coups d'État militaires et les révolutions de palais. Jusqu'à ce jour, ils ont laissé un goût amer sur les langues des peuples africains qui ont vu souvent des dictateurs prendre la place d'autres dictateurs et imposer des chaînes souvent plus cruels aux populations que les anciens pouvoirs qu'ils ont remplacés. Les expériences de ces types ont été tellement traumatisantes que les Princes du pouvoir politique, africains eux-mêmes, ont décidé, en désespoir de cause, de les restreindre par le principe du refus de toute prise du pouvoir par la force.
- Les luttes armées organisées par les mouvements de libération lancés par les pays voisins qui imposent à l'intérieur des nations existantes le surgissement de nouveaux leaders. On sait ce que ces luttes ont engendré : la perpétuation d'un même moule politique où les nouveaux venus n'innovent en rien dans l'exercice du pouvoir politique et dans la gouvernance globale de nos pays. Le changement relève alors de la simple rhétorique vide et de la pure phraséologie creuse. En profondeur, les chaînes des dictatures restent toujours solides et le peuple y gémit sans perspective de vrai changement.
- Les insurrections populaires qui renversent les pouvoirs en place à la manière de ce qu'on a appelé le printemps arabe ou de ce qui a eu lieu au Burkina Faso devant les caméras de télévision. Dans beaucoup de nos pays africains, des mouvements citoyens des jeunes

comme Y a en a marre (Sénégal), le balai citoyen (Burkina Faso), la Lucha et Filimbi (RD Congo) rêvent d'un scénario du même type, sans prendre conscience que dans les cas qui leur sert de schéma régulateur, on a assisté plus à des changements d'équipes au pouvoir qu'à une révolution radicale pour changer l'esprit et les structures du système en place.

- Les dialogues et les arrangements à l'amiable entre l'opposition et le pouvoir en place. Outre le fait que ce schéma se déroule souvent sous le signe du mensonge, de la roublardise, de l'achat des consciences, du débauchage d'opposants, du jeu de peaux de banane et de la procrastination où le temps joue souvent en faveur des équipes au pouvoir et du prolongement du pouvoir des médiocres, rien ne garantit jusqu'ici qu'un nouveau système, plus compétent et plus éthique, est susceptible de sortir des concertations politiques africaines. Sauf dans le cas de la conférence nationale béninoise qui a bénéficié d'un concours de circonstances où un dictateur saisi par une grâce particulière a obéi à une volonté populaire guidée par des leaders conscients et responsables, les palabres politiques africaines n'ont jamais eu des fruits qui dépassent les fleurs. Le Bénin n'a été que l'arbre qui cache la forêt et l'hirondelle qui ne fait pas le printemps.
- Les fausses élections pseudo démocratiques. Elles n'aboutissent souvent qu'à mettre en place des dirigeants néocoloniaux qui font partie d'un système où ils n'ont aucune marge de manœuvre pour changer réellement l'ordre des choses.
- La confiance dans l'arbitrage de la communauté internationale. Ici, on pense aux petits animaux qui, pour régler leurs différends, s'en vont voir un Raminagrobis qui finit par les avaler eux-mêmes. L'ordre politique issu de l'intervention des armées étrangères en Afrique et des troupes des Nations Unies n'a jamais garanti aux pays Africains un ordre de liberté, de dignité et du bonheur pour nos peuples. Fanon avait bien vu ce problème au début des indépendances africaines, après l'assassinat de Lumumba : l'ONU ne vient pas résoudre nos problèmes, l'ONU vient renforcer l'emprise des pays puissants sur les pays pauvres qu'elle réduit à l'impuissance et à l'acceptation du statu quo dans l'ordre ou dans le désordre mondial .

On peut dire sans risque de se tromper que l'exigence du règlement des crises politiques selon l'esprit de la renaissance africaine est encore à inventer. ■